

justice, nous donneront des vues supérieures et plus consolantes sur la destinée finale de l'homme. *Jusque-là, nous sommes de vrais condamnés ; nous sommes dans une place assiégée ; il nous faut du droit, de la morale, de la discipline, du travail, de la mutualité, et la guerre aux fripons* » (p. 84).

*Guerre à l'idéalisme*, nous dit Proudhon, l'homme du Droit ; et Renan est encore un idéaliste, et même un idéaliste clérical : il ne pouvait donc s'élever jusqu'à la compréhension du socialisme révolutionnaire, et son silence sur Proudhon, nous en comprenons maintenant tout le sens : Renan, auteur, comme a dit Anatole France, d'un *Cinquième Evangile*, Renan, faux franciscain, et qui ne s'est séparé de l'Eglise qui l'avait élevé, que pour prêcher au monde moderne une sorte de christianisme libre, dégagé de tout surnaturel, et dont la religiosité panthéiste se serait rapidement évaporée et décomposée au contact d'un monde ploutocratique indifférent à toute idéologie. — Renan appartient encore tout entier à cet ancien monde, dont il a bien vu la dissolution profonde, qu'il a même tenté, un moment, *pro parte sua*, de sauver, et qu'il a fini par abandonner à son destin, en ne lui accordant plus que la faveur ironique de consultations où le *contemplatif transcendantal* qu'il était essentiellement, daignait verser le contenu souriant, mais profondément amer, d'une sagesse complètement désabusée. « Nous vivons de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; de quoi vivra-t-on après nous ? » Ainsi parlait Renan vieilli et devenu sceptique ; mais nous pouvons en appeler de ce Renan désenchanté, qui constatait la faillite de la civilisation bourgeoise et n'avait même plus la force de rêver, comme il fit dans la *Réforme intellectuelle*, un retour à une sorte d'ancien régime corrigé, au Renan jeune, ardent, et qui écrivit cet article d'une écriture vive et passionnée, assez inattendue chez lui, *l'Etat des esprits en 1849*, où l'on peut lire ceci : « L'état le plus dangereux pour l'humanité, serait celui où la majorité se trouverait à l'aise et

ne voulant pas être dérangée, maintiendrait son repos aux dépens des penseurs et d'une minorité. *Ce jour-là, il n'y aurait plus de salut que dans les barbares. Le barbare, en effet, représentant quelque chose d'inassouvi, est l'éternel trouble-fête des siècles satisfaits.* Or, les barbares ne font jamais défaut. Quand ceux du dehors sont épuisés, il y a ceux du dedans » (p. 307, *Questions contemporaines*) (7).

*Les barbares du dedans*, on sait que ce sont les socialistes, les révolutionnaires, et, actuellement, ces infâmes *Bolcheviks*, trouble-fête de la bourgeoisie au moment même où celle-ci, ayant triomphé de l'Allemagne féodale, croyait pouvoir digérer en paix sa victoire. Mais la guerre de 1914-1918 n'a fait que précipiter à grande allure la dissolution du monde moderne ; nous assistons à une grande ruine, comme les chrétiens, témoins et agents en même temps de la ruine du monde antique ; la sagesse de Prospero, l'aristocrate, comme les folies de Caliban, le démocrate, se sont montrées profondément vaines et impuissantes ; *l'Idéal*, toute espèce d'idéal, est épuisé, usé, vidé ; nous n'avons plus, comme dit Proudhon, de ressource que dans le Droit, dont le mouvement ouvrier est désormais l'organe, cherchant à faire prédominer une *morale des producteurs*, où l'humanité pourra retrouver la source d'une vie nouvelle et un idéal nouveau.

(7) Dans cet article, on peut lire aussi entre autres « Oh, les étranges chrétiens que les chrétiens de la peur ! » On pourrait appliquer à nos patriotes cette apostrophe et dire de même : Oh les étranges patriotes que les patriotes de la peur ! » Nos nationalistes veulent acheter la *sécurité de la France* au prix de la mort de l'Allemagne, car, évidemment, ils ne se sentiront en sûreté que le jour où il ne restera plus un Allemand en vie. Cette peur leur enlève tout esprit critique et ils ne voient pas que ce qu'ils veulent est tout simplement une *impossible folie* et précipitera tout droit le pays dans le danger qu'ils voudraient écarter à jamais.



(Dessin de Vidberg.)